

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

16^e ANNÉE.

N^o 3.

MARS 1873.

De la vie.

LES DEGRÉS DE L'EXISTENCE HUMAINE.

Tous les siècles ont étudié la vie, et le nôtre commence à la considérer sous ses grands aspects; son apparition sur notre globe, la fixité ou la variabilité des espèces, la quantité de vie, les espèces anéanties ou perdues, sont des questions nouvelles imposées par des recherches fort anciennes, telles que la longévité humaine, la formation de la vie, celle de la vieillesse, et, surtout, l'étude de sa continuité, toujours actuelle et essentiellement spirite. Remarque importante : elle ne recommence pas à chaque individu, elle n'a commencé qu'une fois lorsque Dieu en posa la base universelle, et, depuis, elle se perpétue dans le temps et l'espace. La philosophie spirite a confirmé cette loi : *Une fois donnée, la vie ne recommence plus.*

En considérant la vie humaine dans son ensemble, depuis l'enfance jusqu'à l'extrême vieillesse, nous la voyons se développer par une suite de degrés ascendants, pour se terminer par une phase descendante pour le vulgaire, improprement appelée *décadence*, la mort n'étant qu'un point intermédiaire entre la vie passée et l'existence dans l'erraticité. Une vie bien commencée, sagement soutenue, ne s'abaisse pas en allant vers la tombe; car, dans ce cas, il faudrait supposer un Dieu qui consente à ordonner les choses d'une manière équivoque, voulant que l'âme dans son épreuve, ne puisse rencontrer les circonstances propres à favoriser son progrès moral après avoir établi les forces nécessaires à son développement.

Nous ne parlerons pas ici de la décrépitude, cette agonie prolongée; mais nous savons, de sources certaines, que la mort est une circonstance obligée, par laquelle l'âme invisible se déroband à nos

yeux matériels, s'essaye à une ascension progressive vers Dieu, fait qui pour les spirites n'est pas une espérance, mais bien une certitude.

Prenons l'âme au berceau, à son entrée dans une épreuve choisie, voulue, parfois imposée, où l'enveloppe matérielle s'épanouit comme la fleur, où la famille et le sourire maternel disent à l'enfant, au doux petit être : *Respire, apprend à aimer !...* Tel est le fond de la vie ; ces deux préceptes devraient être la règle universelle et ne jamais être oubliés ; on devrait surtout, sous toutes les formes, les enseigner au second âge, époque où l'âme s'initie à l'aide de la patience, de la docilité, aux études voulues et nécessaires qui se gravent fortement dans les jeunes esprits ; les trésors intelligents amassés par les générations précédentes, ces lumières cherchées, trouvées, peuvent seules les rendre capables d'être utiles à leurs coassociés dans cette existence, de prendre une place honorable dans la société.

L'adolescence est passée ; le pays appelle ses enfants qui doivent s'arracher aux douceurs de la famille, aux douces étreintes de charmans et pieux souvenirs, pour vivre loin de ces adorations et de ces dévouements ; désormais, il faut compléter l'éducation première par l'habitude de la soumission, de l'abnégation généreuse, de la solidarité. Il faut aimer à un degré plus élevé, plus désintéressé, en se sacrifiant sur un champ de bataille, et par une pratique dure mais utile, de toutes les énergies préparées par la demeure paternelle, par le professeur intelligent, il faut compléter son éducation pour entrer dans la grande idée substantielle de patrie et apprendre d'une manière formelle ce que signifie la vertu.

Au retour de ces luttes ardentes imposées à notre humanité, l'adolescent est un homme ; prêt pour l'accomplissement d'un travail productif et supérieur, il franchit encore un degré, et, s'enracinant davantage dans le genre humain, il veut devenir arbre et posséder des rameaux ; il cherche une compagne, se marie et devient tige d'une famille nouvelle. Dès lors, le citoyen s'étant dessiné davantage, ses devoirs se compliquent ; il lui faut, par un travail constant, songer plus directement à ses besoins, fonder sa propre indépendance, et contribuer autant que possible à augmenter le bien-être de la société dont il fait partie, en participant à la formation de nouveaux éléments indispensables à son existence.

Vient enfin l'âge de l'expérience ; les épreuves de la vie auront fortifié l'homme s'il a su profiter du temps pour se grandir, s'instruire, se créer quelques loisirs et se rendre maître de l'estime publique ;

le bon citoyen, dans un autre ordre d'idées, continue à être utile à la patrie. Plus fraternel que par le passé, choisi par ses voisins, honoré de leurs suffrages, il est familièrement appelé à consacrer son temps dans les diverses magistratures auxquelles a seul droit l'homme intègre, loyal, instruit, au jugement impartial. Cette phase de l'existence est l'une des plus utiles, elle est la préparation au grand travail d'ensemble fait par l'âme, pour concentrer les forces acquises, pour éliminer de son périsprit les particules grossières, matérielles, qu'après la mort l'alourdissent et la retiennent à la surface de notre monde.

Le dimanche de la vie est venu, les cheveux blancs nous disent bien : Reposez-vous!... mais ils n'ordonnent pas à l'homme, ils ne lui imposent pas le regret, le dessèchement, l'égoïsme, la décrépitude ; la vie sobre, bien remplie par le travail, qui fut honorablement conduite, laisse à la conscience une paix entière et donne une vieillesse bienveillante, une pitié on ne peut plus active, le recueillement grave, la bonté sérieuse, le conseil mesuré et prudent.

Les sept degrés de l'existence sont franchis : naissance, enfance, adolescence, puberté, mariage, âge mûr et vieillesse ; ce n'est pas la décrépitude qui conduit à la mort, mais bien une loi constante, essentielle, nécessaire, que le libre arbitre de l'homme peut rendre douce ou cruelle pour lui malgré son application invariable ; seul, il doit se mettre en mesure, se rendre digne de franchir de nouveaux degrés puisque l'existence présente précède une multitude d'autres vies et que l'âme éternelle, indestructible, n'a pas d'autre mode pour progresser en savoir, en sagesse, et pour se rapprocher de Dieu.

(A suivre.)

VARIÉTÉS

Pierres lancées par les Esprits, à Londres.

Traduit du journal anglais *Le Spiritualiste*.

Dans l'ensemble des communications spirites, il n'en est aucune qui soit plus difficile à expliquer, à faire accorder avec la raison, que le phénomène de lancement de pierres par les Esprits.

Ces faits, qu'on ne peut attribuer à l'intervention humaine, existent et se présentent souvent, c'est une chose bien établie. Je n'écri-

pas ceci pour convaincre les savants qui s'imaginent tout connaître, et ne veux même pas résoudre cette question. Je désire seulement faire connaître mon opinion personnelle basée sur l'expérience.

Un grand nombre de personnes peuvent affirmer avec moi, que des objets matériels obéissent à des agents immatériels; on peut donc ranger l'action de lancer des pierres, dans la catégorie des *phénomènes d'apports* d'objets solides à travers des murs, des portes et fenêtres closes. Les cas de lancement de pierres, de sonnerie spontanée des cloches, de la perception de sons les plus variés, sont si vulgaires et si nombreux, qu'il est impossible de les énumérer tous. Je l'ai dit : je ne veux pas en écrire l'histoire, mais raconter simplement un fait arrivé ici, à Londres (Fekham), dans un faubourg des plus peuplés.

Le 13 septembre 1871, à six heures du soir, une pierre de dix onces, actuellement en ma possession, fut lancée contre une vitre d'une boutique placée à l'encoignure de deux rues et habitée par le sieur Hawe. Le bruit produit par ce fait, causa aussitôt un rassemblement, auquel se joignit le policeman de service.

Tandis qu'ils s'entretenaient à ce sujet, une seconde pierre qui semblait venir du mur d'en face était lancée dans le deuxième carreau de cette boutique. A cette pierre, six autres succédèrent rapidement; lancées avec beaucoup de force, chacune fit un trou dans le verre très épais. Les spectateurs étaient très rapprochés les uns des autres, mais aucun ne fut blessé; vainement plusieurs personnes, ainsi que les agents de police, se donnèrent-elles beaucoup de mouvement pour saisir les coupables; les spectateurs se livraient à toutes sortes de raisonnements sur la possibilité du fait, sur la direction suivie par ces pierres, lorsque leur attention fut attirée par le bruit de l'éclat d'un carreau de vitre, dans une direction tout opposée.

A l'autre extrémité de la rue, à l'hôtel Lord Raglan où une glace fut brisée avec une grande violence, et au moment où le propriétaire de la maison s'élançait dans la rue pour s'emparer de l'auteur du méfait, une vitre artistement peinte, de la porte du vestibule, vola en éclats. La police, les personnes lésées et les spectateurs se mirent en mouvement, mais en vain.

Le jour suivant le mystère s'agrandit encore, car, vers 11 heures du matin, au grand jour, une pluie de pierres tomba au milieu de plusieurs policemen qui s'entretenaient ensemble, personne ne fut blessé; en même temps, un carreau de vitre d'une maison voisine

fut brisé en deux, et les pierres tombaient, abondantes et serrées, devant la boutique du sieur Bürkel qui se mit en sûreté en fermant les volets de sa boutique.

Les pierres reprirent alors de nouveau la direction des carreaux déjà brisés du sieur Hawe, pour qui cette perte était de peu d'importance, car il était couvert par l'assurance contre le bris des carreaux de vitres.

Deux jours après, ces phénomènes me furent racontés par l'inspecteur de police Gedge, auquel je parlais de ces faits étranges. Il ne pouvait s'expliquer la chose d'aucune manière, car ces pierres n'avaient pas été prises dans le voisinage, mais reconnues comme provenant du bord de la mer. Il disait : « Tandis que je parlais avec M. Hawe, affirmant que j'examinerais la chose de près, une de ces pierres me rasait l'œil. » Pour lui, cette affaire paraissait très énigmatique; elle était la conséquence d'une malice préméditée des hommes. Il riait avec bonhomie, quand je lui déclarais franchement que, dans ma conviction, ces faits étaient produits par des Esprits.

Cette idée lui paraissait nouvelle, car il n'avait aucune connaissance des médiums, du Spiritisme et de ses manifestations. Je lui expliquai que des manifestations comme celles du lancement de pierres, se produisent sous l'influence d'une médiumnité inconsciente et d'une personne désintéressée. Quelque peu disposé que fût M. l'inspecteur à accepter mon explication, il ne me raconta pas moins, à son tour, deux faits spirites arrivés en sa présence.

L'un de ces faits concernait une dame qui le fit appeler chez elle; à chaque instant, un carreau de vitre était cassé par un coup de pierre qui ne venait pas du dehors. Par l'interrogation des domestiques, il fut convaincu que le délinquant était la femme de chambre, car les pierres n'étaient lancées qu'au moment où elle était présente. La dame repoussant ce soupçon, permit à regret qu'un agent de police fût placé dans l'appartement. Le policeman constata ceci : lorsque la fille entra, les pierres étaient lancées contre les carreaux de vitre; il ne la voyait pourtant pas bouger, et cette fille niait et repoussait l'accusation.

Le fait constant, visible, était le bris de carreaux de vitres au moment de son entrée dans la chambre; donc, elle devait être la coupable et fut congédiée. La dame retrouva sa tranquillité, mais elle n'était cependant pas tout à fait satisfaite, et ne croyait pas à la culpabilité de la jeune fille. Elle disait : « Un jour, une pierre fut

lancée dans la fenêtre, au moment où je parlais à ma domestique qui avait le dos tourné vers la fenêtre. »

Le second fait est le suivant : le frère de l'inspecteur faisait commerce de préparations chimiques. Il avait à son service un aide qui causa toutes sortes d'accidents; des flacons furent enlevés de leur place et brisés; des pois, non des pierres, pleuvaient entre les flacons. Un jour, le patron et son aide prenaient le thé, lorsqu'un gros morceau de mortier qui n'appartenait pas à la boutique fut lancé dans la tasse du patron.

Ces tribulations durèrent longtemps, et devaient être causées par l'aide; quel autre aurait pu les causer? Pourtant, le patron l'observait avec soin et ne put jamais le prendre sur le fait.

Enfin, après un nouvel incident de même nature, l'aide fut congédié.

Dans ces deux cas inexplicables pour l'inspecteur, nous trouvons une médiumnité inconsciente, ignorée du médium, contraire à sa volonté, se manifestant à son détriment. Des enfants ont souvent été punis à cause de cette médiumnité inconsciente, et, parfois, renvoyés des écoles comme des espiègles incorrigibles.

Un cas de persécution de cette nature, qui mérite d'être cité, eut lieu à l'Université Harward en Amérique, d'où un jeune homme, aujourd'hui docteur, L. Willis, à Boston, fut expulsé par suite de phénomènes qui, en vertu de sa médiumnité se manifestèrent dans son voisinage.

Nous regrettons d'attribuer à des Esprits le lancement de pierres et le fait de dommages matériels; on ne doit cependant point condamner ce que l'on ne comprend pas, car nous connaissons aussi tout ce que les manifestations spirites ont d'élevé et d'édifiant; nous avons des adversaires puissants, obstinés, qui se nomment matérialistes et nient les phénomènes d'Esprits en jetant un regard de pitié sur la folie des spirites. Leur apportons-nous des communications pleines de sentiments de paix et de religion, ils se mettent à rire et les Esprits voyant ce parti pris, se servent de moyens drastiques pour leur démontrer leur existence. C'est là, sans doute, la meilleure explication du but et de la permission de manifestations spirites ayant une certaine rudesse et des formes violentes.

BENJAMIN CALMAN.

(Traduit par le Docteur F.....)

Les mystères de Milon-la-Chapelle (1).

COUR D'ASSISES DE SEINE-ET-OISE

Présidence de M. Durand.

Lorsque André fut, en même temps à peu près que Léon Camard, accusé d'être l'auteur des écrits menaçants et de la tentative d'incendie du moulin, le village se divisa en deux camps bien distincts : d'un côté les partisans du boulanger, de l'autre ses adversaires. Ces derniers, du reste, formaient la minorité.

Quant à la justice, sa perplexité était grande.

Comment parvenir jusqu'à la vérité ? Sur quelles bases étayer une accusation ? A tous les points de vue, les preuves manquaient.

On avait fait cette remarque, que les placards étaient collés avec une pâte de farine délayée : — Camard comme meunier, André comme boulanger, avaient également de la farine à leur disposition.

On avait consulté l'écriture des affiches, appelé des experts, soumis l'encre à une analyse chimique : — l'expertise démontrait, avec la même assurance à l'égard de chacun des cas, soit que la forme des lettres révélait la main d'André, soit que la main de Camard avait seule pu tracer de tels caractères, soit enfin que les lignes, soumises à un sérieux examen, ne pouvaient être imputées ni à l'un, ni à l'autre.

On s'était attaché à la contexture, au grain du papier : — Des perquisitions opérées chez Camard et chez André, amenèrent la découverte de papiers tout à fait identiques.

Les vieillards criaient au sortilège, les bonnes femmes à la magie, et les petits enfants s'endormaient, le soir, avec des histoires dont le héros était toujours un démon qui venait, nuitamment, griffonner des signes cabalistiques et les appliquer aux murailles, en poussant des ricanements sinistres.

Au mois de juin 1870, sur la route, à quelques centaines de pas du moulin, le second fils Camard (Eugène) trouva, par hasard, la montre de son frère Léon ; le verre, les aiguilles, le mouvement en étaient brisés ; dans le boîtier, une bande de papier contenait ces mots : « Reprends ta montre ; nous ne sommes pas des voleurs, nous n'avons voulu que te nuire. »

Qui avait apporté là cette montre ? Quand l'avait-on dérobée ? Pour s'en emparer, il avait fallu pénétrer dans la chambre même de

(1) Voir la *Revue* de février 1873.

Léon Camard, pendant son sommeil, ou la prendre sur lui sans qu'il s'en aperçût.

Lasse et sans résultats, la justice abandonne ses recherches.

Pour bien comprendre tout ce qu'offrent d'étrange et d'inexplicable les menées dont le mystérieux auteur reste encore à découvrir, il est nécessaire de connaître, au moins superficiellement, les lieux où se sont déroulés ces scènes.

Milon-la-Chapelle est une commune de cinquante à soixante feux tout au plus. Avant les événements dont on va lire la suite, sa population s'élevait à deux cents habitants environ. Aujourd'hui, — on comprendra bientôt le motif de cette décroissance, — elle ne dépasse guère cent soixante.

Entre Chevreuse et Rambouillet, le pays offre une succession d'accidents de terrains qui, de tous côtés, limitent l'horizon. Les ondulations du sol présentent à l'œil une série non interrompue de collines et de vallons qui serait pittoresque si, à force de se répéter, elle ne devenait monotone. Milon émerge du fond d'un de ces creux ; adossé à une sorte de falaise qui l'abrite des vents d'ouest, le village s'étend jusqu'au bord de la route qui va de Chevreuse à Port-Royal ; il est séparé de cette route par un assez gros ruisseau qui prend sa source à la Fontaine-Couverte, dans les bois de Port-Royal, et va se jeter dans la petite rivière de l'Yvette, à quelques kilomètres de là, près de Saint-Remy-lès-Chevreuse.

Le moulin Camard est l'une des premières constructions que l'on aperçoive en approchant du village ; il est à deux étages, bâti en moellons, avec des murailles blanchies à la chaux que l'on distingue de loin. Le corps de logis principal, c'est-à-dire la meunerie, est longé par le ruisseau de Port-Royal dont le courant met la roue du moulin en mouvement. Au delà, perpendiculairement au ruisseau, s'étend un bâtiment annexé au moulin, lequel se termine en retour, et, par conséquent, parallèlement au cours d'eau, par une longue bâtisse en torchis, aujourd'hui transformée en grange.

C'est dans cette dernière partie des constructions que le boulanger André avait, à l'époque dont nous parlons, son fournil et son logement. De même que Camard, locataire principal, André relevait du comte d'Abzac, propriétaire du moulin. M. d'Abzac qui, jusqu'à la fin de 1870, a été maire de la commune, habite à cent mètres plus haut, de l'autre côté de la route, le château de Milon, qu'entoure un parc d'une étendue modeste. Il y a deux ans, le nouveau conseil municipal nomma un autre maire, M. Caillou.

Le meunier Élie est établi à l'autre extrémité de la localité. Murette, dont le père est treillageur, et qui, lorsqu'il n'aidait point son père, travaillait à la journée pour les cultivateurs des environs, habitait une maisonnette peu éloignée du château ; à peu de distance se trouve une guinguette tenue par un autre André, frère du boulanger. Quant au village lui-même, il se compose de trois ou quatre groupes de maisons jetées çà et là, un peu au caprice du hasard ; l'ardoise y domine le chaume, et l'aspect de l'ensemble respire la propreté et l'aisance.

Antérieurement aux faits qui nous occupent, la population de Milon-la-Chapelle formait une vaste famille étroitement unie ; tous, du reste, parents, peu ou prou, ne fût-ce qu'arrière-petits-cousins. La vie se passait en commun, l'on n'avait pas de secret les uns pour les autres, une intimité toute patriarcale réunissait en un faisceau compacte les anciens et les nouveaux de la tribu.

Depuis que l'œuvre ténébreuse est venue jeter la discorde dans ce coin jusque-là paisible et presque ignoré, l'existence, pour la plupart, est devenue insupportable. Des haines se sont fait jour, des soupçons ont éclaté, ternissant tour à tour les réputations naguère les mieux assises ; les plus chauds amis de la veille en sont venus graduellement jusqu'à se suspecter, et, se claquemurant dans leur intérieur, à se refuser mutuellement leur porte ; un moment même, la fièvre d'émigration se mit à sévir avec une inquiétante intensité ; et quant aux quelques bourgeois, étrangers au pays, qui s'étaient fait construire dans ces parages des habitations de plaisance, ils ont fini, presque tous, par renoncer à venir comme ils le faisaient, passer la belle saison dans un séjour que trop de circonstances concourent à rendre funeste.

Aussi, en dépit de sa situation riante et de sa prospérité relative, Milon-la-Chapelle est triste, sépulcral ; les rues restent silencieuses, les gens se montrent peu au dehors, et ceux qu'on y aperçoit ont cette physionomie assombrie que donne la défiance. Au-dessus de ces têtes, on sent planer le malheur.

La guerre arrive. Les libelles diffamatoires n'en poursuivent pas moins leurs apparitions, à intervalles moins réguliers, toutefois. Puis vient l'occupation du pays ; le petit village de Milon-la-Chapelle reçoit une soixantaine de garnisaires prussiens. Dès lors, plus rien.

Pas tout à fait, pourtant. Un matin, à la fin de décembre, le frère d'André le boulanger, André le cabaretier, en se rendant à une métairie des environs, posa le pied sur un paquet qu'il ramassa aussitôt.

C'était un grand journal soigneusement roulé, lié d'une ficelle et portant cette suscription : « *Nouvelles de la guerre* ». Depuis bien des jours, au village, on ne savait de la guerre que ce que voulaient bien en dire les soldats allemands, et c'était en vérité peu de chose. Tout joyeux de sa bonne aubaine, André cache sous sa blouse le précieux journal, qu'il suppose avoir été lancé au passage par quelque ballon parti de Paris. Il rentre chez lui à la hâte, ouvre la large feuille, reconnaît avec stupeur qu'elle date de plus d'un an, et de ses plis, enfin, retire une pancarte d'une écriture analogue à celle des placards et contenant, à la suite des injures, calomnies et propos habituels, deux lignes ainsi conçues :

« Celui qui trouvera ceci, s'il ne le montre à tous, sera incendié comme les autres. »

Peu rassuré, le cabaretier alla aussitôt à Chevreuse faire part de sa trouvaille au juge de paix, qui ne découvrit rien.

L'ennemi avait à peine évacué la localité, en février 1871, que les écriteaux se montraient à profusion sur tous les points.

Mars, avril et mai passèrent sans incident remarquable.

En juin, une affiche apposée à six ou sept exemplaires, annonça tout à coup que, à un jour fixé, la famille Camard tout entière serait empoisonnée.

Dans le village, on avait recommencé à faire bonne garde; plus d'une fois, aux moments où l'on s'y attendait le moins, on voyait apparaître les gendarmes de Rambouillet ou le garde champêtre de Chevreuse; la vue de ces agents de l'autorité ranimait les courages prêts à faiblir, soutenait les peureux, encourageait les indécis.

Mais cette nouvelle menace jeta l'abattement parmi les plus braves.

Deux fois, au jour dit, presque à heure fixe, les épouvantables promesses faites dans des conditions analogues s'étaient réalisées.

La main de celui ou de ceux qui menaient cet horrible complot était demeurée constamment hors d'atteinte.

Il y avait là, positivement, de quoi donner à réfléchir aux moins poltrons. Une folle terreur se propagea de proche en proche. Des paysans ne parlaient de rien moins que de quitter en masse le pays; les demoiselles Elie s'étaient réfugiées à quelques lieues de là, chez une de leurs tantes; mademoiselle d'Abzac n'osait plus quitter le château..... Milon-la-Chapelle subissait les épouvantes d'une véritable panique.

Après bien des efforts, cependant, on était parvenu à surmonter le premier mouvement de terreur.

Les habitants de Milon-la-Chapelle avaient reconnu le danger de s'abandonner à des craintes irréflechies. Bien déterminés à une surveillance active, sachant qu'en découvrant l'auteur de la menace d'empoisonnement qui devait se réaliser à bref délai, ils dévoileraient du même coup le secret des écrits mystérieux, de l'incendie du moulin, de la destruction des registres, du vol de la montre et des calomnies multipliées contre les plus honnêtes familles de la commune, — ils résolurent de redoubler de zèle, et de ne se donner du repos qu' lorsqu'ils auraient démasqué le coupable. (A suivre.)

Phénomène d'apparition Electro-spirite (1).

M. *Sourbieu père*, rue Germain-Pilon, 13, à Paris, ancien comptable de l'armée, retraité, décoré, âgé de 72 ans, nous envoie une explication de ce phénomène, reçue par inspiration médianimique le 19 janvier 1873; explication qui a des rapports avec un tableau dit des *Cent colonnes*, dont il est l'auteur et tire des conséquences essentielles.

DIEU.	L'HUMANITÉ sortant de la matière				Gouverneur (Esprit).	L'HUMANITÉ par le travail purifiée.				Balance.	GOUVERNEUR de TOUTES CHOSES.
	1	2	3	4		6	7	8	9		
Troisième temps.....	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	L'esprit de Vérité. Le Christ. Moïse.
Deuxième temps.....	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	
Premier temps.....	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	
Dans tous les temps...	3	9	9	12	15	18	21	24	27	30	Liberté. Egalité.
La charité.....	12	6	6	3	3	6	9	12	..	
Et la solidarité.....	15	15	15	15	15	15	15	15	15		Fraternité.

« Les T ou les clefs de sol, placés à la suite de trois rangées de
« chiffres, sont des et-cœtera invitant le lecteur à continuer les 1, 2,
« 3, 4, 5, 6, par 7, 8, 9, 0, ce que confirme le Z placé sous les trois
« lignes de nombres; qui signifie, allez jusqu'à la fin. Le zéro n'étant
« rien par lui-même, j'ai cru devoir mettre un 1 devant ce chiffre,
« puis j'ai additionné verticalement les 10 colonnes dont le tableau

(1) A Poix (Somme). — Voir la *Revue spirite* de janvier 1873.

« ci-joint présente les produits. Puis il m'a été dit : que la colonne
« des 1 représentait l'homme, l'unité; la colonne des deux, la femme
« qui complète l'homme; celle des 3, l'Esprit qui, pour s'incarner,
« sollicite l'homme et la femme; celle des 4, le progrès accompli par
« l'union de la matière et de l'Esprit incarné, union qui conduit les
« couples à la colonne des 5, représentant ici Dieu (ou l'Esprit fait
« homme).

« Jusqu'à cette limite des 5, l'humanité n'est pas sortie des bornes
« naturelles qui lui sont sagement imposées, il y a temps de repos;
« mais purifiée par le travail, après avoir augmenté son bien-être
« matériel, son acquis intelligent, elle arrive successivement aux
« colonnes 6, 7, 8, 9, puis à 10; le terme final où l'Esprit épuré
« reporte tout à Dieu. Nos guides spirituels font alors la récapitula-
« tion des phases diverses suivies librement par l'humanité, et comme
« la justice préside à tous les bienfaits du Créateur, dans tous les
« temps (représentés ici par les colonnes de chiffres et leurs addi-
« tions), les Esprits rendent hommage au principe d'égalité né du
« libre arbitre de l'homme; sous leurs instigations je me suis dit:
« 3 fois 9 font 27 tandis que 3 fois 1 font 3; celui qui, par une
« longue série d'existence possède beaucoup, doit comme dépositaire
« de l'héritage commun, un appui moral et matériel aux derniers
« venus; aussi doit-il à ce titre, s'il est parvenu au nombre 27 se
« soustraire 12 unités pour les reporter au total 3 de la colonne
« des 1; qui de 27 ôte 12 reste 15, tandis que 3 et 12 font 15, tel
« est le moyen recommandé pour rendre hommage à Dieu en établis-
« sant entre les grands et les petits la solidarité et la fraternité;
« car tout se pondère par le devoir accompli, par la fraternité, la
« charité.

« De même: de 24 on soustrait 9 qu'on reporte au total de la
« colonne des 2; ôter 9 de 24 reste 15, tandis que 6 et 9 font 15.—
« On agit de même entre 21 et 9, entre 18 et 12 et toutes les colonnes
« sont égalisées à l'aide de soustractions et d'additions; le nombre 15
« représente le Dieu bienfaisant, le père égalitaire, le gouverneur de
« tous les Esprits qui comprennent la loi. »

Telle est cette explication médianimique à laquelle nous n'ajoutons pas de commentaires; nous attendons d'autres communications qui viennent ou appuyer, ou condamner cette donnée originale obtenue par notre frère Sourbieu.

CORRESPONDANCE

—
Lettre de Cephaz sur la Phthisie.
—

P.-E.-B., 3 janvier 1873.

Mes chers Messieurs et Frères,

Je vous envoie la suite et le complément des considérations que vous avez insérées dans la *Revue* de janvier, touchant l'action fluïdique de l'homme sur les plantes et sur l'atmosphère. J'ai cru devoir vous adresser également une instruction sur la phthisie, signée « D^r Demeure ». C'est la première communication portant une signature que j'aie jamais reçue. Les éléments de comparaison nécessaires pour contrôler l'authenticité de cette dictée me font défaut; mon opinion est même qu'elle pourrait bien être d'une source identique à celle des communications que je vous ai précédemment adressées, et que la signature n'a été mise que pour couvrir les enseignements qu'elle contient, de l'autorité d'un homme de science aussi apprécié que le D^r Demeure, et pour les faire ainsi plus facilement accepter par les malades, et engager les hommes de l'art à les étudier et à les discuter sérieusement. C'est à vous de décider si mes appréciations sont justes.

Quoi qu'il en soit, je dois vous dire qu'après avoir mis en pratique ce nouveau mode de médication, j'ai constaté une sensible amélioration dans l'état de ma belle-sœur. La fièvre, qui auparavant était continuelle, laisse maintenant des répits assez longs. Les étouffements qui suivaient chaque repas, ont déchu dans de notables proportions; enfin, l'état de maigreur a diminué, et les forces se sont ranimées d'une manière très satisfaisante. Il m'est très facile de constater la réalité de ces résultats, et d'échapper aux illusions que pourrait me donner mon désir ardent de la guérir, ne vivant pas auprès de la malade, que je ne vois qu'une fois par mois, lorsque je vais à B....., sur ma propriété. Et pour mieux vous faire apprécier la puissance de l'action fluïdique, j'ajoute que P.-E.-B. est éloigné du lieu qu'habite ma belle-sœur, d'une centaine de kilomètres.

Vous me pardonnerez, je l'espère, d'entrer dans ces détails, au sujet d'une question toute personnelle. Je me suis cru obligé de porter à votre connaissance ces indications de traitement fluïdique, d'autant plus que cette étude se relie à la grande question des fluides

qui est aujourd'hui à l'ordre du jour. J'ai d'autant moins hésité, que les résultats obtenus déjà dans ma famille me semblaient un encouragement pour engager les personnes plus compétentes que moi, à faire dans l'intérêt général, des expériences qui pourront encore mieux réussir, parce qu'elles seront conduites avec plus d'intelligence, et éclairées par des connaissances pratiques que je ne puis posséder, étant complètement étranger à l'étude et à l'exercice de la médecine.

Je n'en dois pas moins adresser mes remerciements sincères à Dieu et aux bons Esprits qui veulent bien m'assister, et à vous aussi, mes chers co-associés fluidiques, dans le périsprit desquels je puise largement pour mes expériences journalières.

Je vous prie de recevoir mes salutations bien fraternelles.

CEPHAZ.

A PROPOS DE LA MALADIE DE MADAME SAINT-M.....

7 décembre 1872. — Médium Céphaz.

La phthisie est une des maladies les plus terribles qui affligent l'humanité. Ceux qui payent chaque année un funeste tribut à ce fléau destructeur sont très nombreux.

Nous allons vous présenter quelques considérations qui pourront vous aider à soulager, et même à guérir, chez beaucoup de vos frères, cette maladie réputée jusqu'à ce jour incurable ; et, particulièrement, ces instructions vous serviront de guide dans le traitement de votre belle-sœur que vous avez entrepris, traitement qui aboutira à un résultat satisfaisant, si vous avez soin de vous conformer strictement à nos prescriptions.

L'acte important de la respiration a pour conséquence, comme vous le savez, d'introduire dans le sang la quantité d'oxygène nécessaire à la combustion du carbone que le corps absorbe par les voies digestives. C'est aux poumons que s'opère cette infusion de l'oxygène dans le sang ; plus le volume de ces organes est considérable, plus le sang reçoit d'oxygène, et mieux s'effectue le phénomène indispensable de la combustion. Si, au contraire, les poumons sont peu développés, l'oxygène n'arrive pas au sang en quantité suffisante, et la combustion se ralentit d'autant. De cet état anormal, il résulte qu'il reste dans l'organisme une trop forte proportion de carbone non brûlé, ce qui détruit l'équilibre entre les divers éléments destinés à constituer les tissus corporels.

Mais, si la science a parfaitement défini le rôle de l'oxygène dans

la combustion du carbone, elle n'a pas dit encore ce que devient le carbone une fois brûlé. Incontestablement, il doit avoir, après cette opération, des propriétés qu'il ne possédait pas auparavant, propriétés qui lui permettent de se comporter d'une manière différente avec les autres éléments de l'organisme; s'il en était autrement, le phénomène de la combustion n'aurait pas sa raison d'être.

La combustion est, vous le savez, la combinaison d'un corps avec l'oxygène, avec dégagement de chaleur, de lumière et quelquefois d'électricité. Le carbone, en brûlant dans le sang, a pour résultat d'entretenir la chaleur vitale du corps. Mais, si on prend la peine d'aller au fond des choses, on s'aperçoit que ce n'est pas là la seule conséquence du phénomène. Après toute combustion, il reste un résidu de matière qui n'a pas pu se combiner avec l'oxygène; ce résidu, dans les corps organiques qu'on brûle, se nomme cendre. Il est indubitable que l'acte de la combustion intra-organique du carbone, doit également laisser un résidu. Ce résidu, vous l'avez déjà deviné, n'est autre chose que l'azote; car on vous a dit ailleurs que le carbone, suffisamment élaboré dans les organes, se convertit en azote.

C'est le phénomène de la respiration qui a pour but de provoquer cette transformation. En soumettant à l'analyse chimique les divers éléments qui constituent le corps, on trouve que l'azote en fait partie dans une notable proportion. Si, d'un autre côté, on calcule la quantité de ce gaz ingérée avec les aliments, on verra qu'elle est inférieure à la quantité existant dans les organes. Or, comme ce gaz ne peut s'assimiler par les voies respiratoires, puisqu'il est irrespirable, on sera amené à conclure logiquement que l'excédant se fabrique dans l'organisme. Des études et des expériences sérieuses ne tarderont pas à démontrer cette vérité d'une manière irréfutable.

Une certaine partie du carbone introduit dans le corps avec les aliments, n'est pas prête à subir cette transformation au contact de l'oxygène. Celui-là est ramené au dehors, sous forme d'acide carbonique, par l'acte de l'expiration; il va chez les plantes recevoir un supplément d'élaboration, en attendant que le moment soit venu de rentrer dans l'organisme humain.

D'après les données qui précèdent, nous pouvons définir la respiration : l'acte par lequel l'oxygène, introduit dans le sang par les poumons, brûle une quantité suffisante de carbone pour produire l'azote nécessaire à l'entretien des organes. Si, par une cause quelconque, le poumon vient à ralentir ses fonctions, les tissus de l'orga-

nisme ne pouvant plus s'alimenter convenablement d'une substance qui leur est indispensable, le dépérissement, la maigreur, la consommation, en un mot, s'ensuivent, et la mort arrive fatalement, comme conséquence forcée de ce vice dans le fonctionnement des organes.

La phthisie a généralement pour cause un défaut de constitution héréditaire, par suite duquel les poumons sont empêchés d'atteindre un degré suffisant de développement, et sont impuissants, pour cette raison, à fournir au sang assez d'oxygène pour brûler une quantité convenable de carbone. Il arrive aussi quelquefois que cette maladie a une origine tout accidentelle, comme, par exemple, l'introduction, par les voies respiratoires, dans le poumon, d'un germe morbide qui se développe aux dépens de la substance de cet organe. Le manque d'azote se fait promptement ressentir dans tout l'organisme, mais plus particulièrement dans les poumons, dont il est, à l'état normal, l'un des principaux éléments constitutifs; et il est là plus indispensable qu'ailleurs, en raison de ses propriétés bien connues d'arrêter la combustion, et d'empêcher, par conséquent, les autres éléments organiques de se combiner avec l'oxygène, qui les entraînerait au dehors par l'acte de l'expiration. Cela explique comment, l'azote venant à faire défaut, les poumons s'usent et se décomposent promptement au contact de l'oxygène.

Des observations qui précèdent, il vous est facile de déduire le remède à appliquer dans cette maladie. Comme l'oxygène est insuffisant à brûler assez de carbone, il faut s'attacher à faire pénétrer dans l'organisme la plus grande quantité possible de carbone brûlé, c'est-à-dire d'azote. A cet effet, nous recommandons aux malades un régime alimentaire composé de viandes blanches, d'œufs, de lait, de beurre, en un mot, de substances où l'azote prédomine. Lorsque la maladie est arrivée à une certaine période (et c'est le cas de votre belle-sœur), ce régime n'est plus suffisant pour amener la guérison. Il faut que le traitement fluidique intervienne directement. En effet, les organes pulmonaires ayant atteint un certain degré de décomposition, tous les atomes d'azote amenés par la circulation sont successivement infectés de la tendance malade, et au lieu de réagir pour enrayer le mal, ils l'excitent, au contraire, en lui fournissant un nouvel aliment.

Pour obtenir un résultat satisfaisant, il faut que l'action fluidique intervienne avec une grande énergie. Il faut que l'azote libre, et non combiné avec d'autres corps, parvienne directement au poumon pour

le cautériser, si nous pouvons ainsi dire, et arrêter sa désorganisation. Vous pouvez dans ce but puiser à pleines mains dans le fonds fluidique de la société Demeure. A certains moments de la journée convenus d'avance entre vous et la malade, projetez, avec toute la force de volonté dont vous serez capable, le gaz azotique vers ses poumons. Si vous avez soin de le diviser convenablement par la pensée, c'est-à-dire de faire le travail avec une attention soutenue, l'azote pénétrera par les pores dans l'organisme, et ira de lui-même se placer sur la plaie qu'il est destiné à guérir.

Voilà l'action principale à accomplir pour le moment ; cela ne doit pas vous dispenser de faire suivre à la malade le régime que nous avons indiqué plus haut. Vous pouvez également introduire dans le sang une quantité d'azote assez notable par le véhicule de l'eau magnétisée. Lorsque vous magnétiserez cette eau, puisez, par la pensée, les éléments azotiques dans le fluide périsprital de vos associés fluidiques ; vous trouverez là de l'azote beaucoup plus subtil que celui de l'atmosphère, et, par conséquent, plus facilement assimilable par les tissus malades. Du courage, donc ! et de la bonne volonté ; nous vous prêterons tout notre bon secours ; et soyez persuadé que vous ne tarderez pas à constater une profonde amélioration dans l'état de votre belle-sœur, dont vous avez tant à cœur d'amener la guérison.

Docteur DEMEURE.

Remarque. — Prochainement, nous donnerons la seconde partie de l'article de Cephaz, intitulé : *De l'action fluidique de l'homme sur les plantes et l'atmosphère.*

Le Spiritisme à Pesth.

Madame la baronne Adelma de Vay nous écrit de Galop, par Teillya (Hongrie) :

23 janvier 1873.

Très honorés messieurs et frères,

L'article de votre *Revue* au sujet des fluides m'a fortement intéressée, car il répondait à ce que mes guides m'ont dit à ce sujet. Je vous envoie ci-jointe, une manifestation donnée bien avant l'arrivée de votre publication ; veuillez me dire ce que vous en pensez, car nous trouvons ces idées merveilleuses. J'ai traduit, aussi bien que possible, la manifestation écrite en allemand, et vous prie d'en faire usage pour la *Revue* ; bientôt je vous enverrai une relation des tra-

vaux accomplis par notre Société spirite de Pesth, avec l'aide des médiums dévoués et sincères.

Votre *Revue* de décembre fait mention du livre que j'écrivis médianimiquement, intitulé : *Esprit, Force, Matière*. La personne qui en a fait la traduction résumée, n'a pas eu sans doute le temps de l'analyser à fond, car elle n'a pas bien compris le sens de ce travail, ce livre ne renferme rien de dogmatique. L'idée d'une chute des Esprits n'est pas nouvelle, la Bible la contient et les explications de nos guides à ce sujet ont paru rationnelles et logiques à bien des personnes éclairées. Si vous aviez le livre tout entier, exactement traduit, vous le trouveriez en concordance avec l'enseignement d'Allan Kardec.

Bientôt, je l'espère, je vous enverrai un second volume enfant de ma médiumnité ; il contient les faits de plusieurs guérisons d'obsédés et une foule d'autres manifestations spontanées très curieuses, obtenues de toutes sortes d'Esprits ; j'y raconte aussi plusieurs de mes visions remarquables au verre d'eau. Cette lettre renferme ma photographie faite à Pesth, sur laquelle vous verrez le portrait d'un Esprit ; en ayant envoyé un spécimen à l'une de mes malades, à Schweinfurt en Bavière, celle-ci reconnut aussitôt l'une de ses amies morte depuis sept ans.

En dehors de nos sympathies spirites bien naturelles, dans tous les rangs de la société, nous avons ici un grand attachement pour la France, et nous prenons une grande part à ses malheurs. Que Dieu vous protège, que les bons Esprits aident votre beau pays à se relever, qu'il devienne glorieux et grand comme il le mérite.

TOUT EST ANIMÉ.

Société spirite de Pesth. — Médium Madame Adelma de Vay.

Tout est animé ; les êtres vivants sont aussi bien dans l'intérieur de la terre, qu'à sa surface et autour d'elle ; les études spirites démontrent positivement ce fait. Il y a deux principes de vie : l'un individuel, celui des Esprits ; l'autre, instinctif, obéissant aux lois de la nature, qui est le principe vital des minéraux, des plantes, des animaux inférieurs ; on peut les appeler : le principe spirite, le principe des âmes universelles.

La terre est animée par ces deux principes incarnés en elle, dont la partie la plus épurée après la décorporation, habite dans l'atmosphère, ou, pour mieux dire, dans le fluide terrestre ; c'est pour cela

que nous avons dit : ces principes d'Esprits et d'âmes dirigent tout ce que vous nommez, forces atmosphériques et météorologiques ; ils se trouvent à l'état de principe de vie dans les brouillards, les orages, les ouragans et la pluie ; tous ces phénomènes sont la cohésion de molécules électro-magnétiques-odiques-fluidiques qui se condensent.

En étudiant sérieusement la science des fluides périspritaux des hommes et des Esprits, on parviendrait à diriger le temps, c'est-à-dire les apparitions météorologiques et atmosphériques. Ce grand fait sera obtenu lorsque les hommes auront su entrevoir la vérité essentielle nommée : existence du monde de l'erraticité, du monde des Esprits ; alors on établira des réservoirs odi-fluidiques et électro-magnétiques pour diriger chaque changement de temps, qui produit, d'une manière visible pour nous, des effets tels que la foudre, la grêle.

Dès aujourd'hui, des groupes de spirites sérieux pourraient avec l'aide des Esprits qui les entourent, avoir une influence salutaire sur le temps, les épidémies et les pluies, par l'accumulation de fluides purs, sans cesse renaissants. Pour agir avec plus de certitude et d'une manière positive, on parviendra à établir des réservoirs de ces forces, que des batteries électriques déverseront dans l'atmosphère, par des cordes de cuivre ou par des tuyaux en verre, ce qui établira plusieurs systèmes d'attraction et de répulsion. Ce résultat si remarquable de l'union des forces humaines, si peu connues actuellement, donnera comme conséquence suprême l'amélioration de tous les Esprits inférieurs et ignorants, malins, incorporés fluidiquement dans l'intérieur de la terre, qui se mêlent aux apparitions volcaniques, aux tremblements de terre.

Donc, la fable de Pluton a sa raison d'être, comme toutes celles que nous a transmises l'antiquité, les allégories étaient le voile posé sur de grandes vérités, et l'Ancien et le Nouveau Testament affirment que les Esprits ont toujours eu une influence dirigeante sur le temps. Jésus commandait aux vents ; Élie prie Dieu d'envoyer la pluie sur la terre desséchée ; et les vents se taisaient, et la pluie tombait sous l'influence de bons fluides qui s'unissaient de la terre au ciel.

Étudiez, frères, moralisez-vous, spiritualisez-vous, vous aurez ainsi centuplé vos forces périspritaux, non-seulement vous aurez atteint le but dont nous avons parlé, mais vous aurez acquis la puissance souveraine de vous préserver de nombreuses maladies, des

épidémies meurtrières, de la grêle, de la foudre, causes produites par de mauvais Esprits, qui se heurtent contre les Esprits avancés, directeurs de l'océan fluidique qui baigne la terre, océan où se confondent les grands fleuves magnétiques.

Cette science à acquérir est la science suprême ; elle vous fera connaître l'Esprit de vie, de vérité ; elle vous rapprochera de Dieu.

PAUL (Apôtre).

Remarque. — Le volume des communications remarquables, obtenues par madame Bourdin, intitulé : *La Médiumnité au verre d'eau* (1), contient aux pages 331, 332, 333, une dissertation spirite obtenue il y a trois mois, qui vient corroborer l'opinion de Marc Baptiste, celle de Céphaz et de la baronne Adelma de Vay. Cette concordance n'est pas nouvelle. Le maître a comme nous remarqué ce phénomène, chaque fois qu'une question importante a dû être mise à l'ordre du jour de nos études, de divers côtés, par des médiums qui n'ont jamais eu un seul rapport, nous recevons des dictées concordantes, et généralement elles répondent aux préoccupations de spirites studieux et instruits. Voici la communication au verre d'eau obtenue par madame Bourdin :

DISSERTATIONS SPIRITES

Sur les découvertes scientifiques.

Genève, 13 octobre 1872.

Nous sommes en pleine campagne, le ciel est couvert de gros nuages qui semblent annoncer une véritable tempête ; Goethe nous fait observer le temps et je vois paraître ces mots : « Il arrivera une « époque où les hommes découvriront le moyen de détourner la « tempête ; cette découverte, qui vous semble impossible, sera aussi « simple que celle de diriger l'électricité. » Mon Esprit familier me conduit au pied d'une montagne ; là se trouvent deux petites maisons éloignées l'une de l'autre, imitant de petits bureaux, et desquelles part un tube soutenu de distance en distance par des poteaux semblables à ceux du télégraphe et qui suit la direction de la montagne ; arrivé à une certaine hauteur, le tube s'étend, toujours soutenu, au-dessus des poteaux qui se trouvent seulement sur la montagne ; là, je remarque un appareil qui a la forme d'un vaste entonnoir, dont

(1) Prix : 3 francs.

la partie évasée regarde le ciel en conservant une position inclinée. Dans l'intérieur de ce récipient, il y a un autre appareil, un petit mécanisme que je ne puis bien définir, mais qui, à un moment donné, et par une pression opérée par les habitants des deux maisons, produit un grand bruit, et je vois alors un liquide couler dans l'intérieur du tube et venir suinter par le petit mécanisme intérieur des entonnoirs : ce doit être probablement de l'eau électrisée. A ce moment, j'aperçois des nuages attirés très rapidement au-dessus des rochers, la tempête éclate alors, un pays fertile est délivré d'un grand désastre.

Nous nous trouvons ensuite dans une vaste plaine couverte de bois, de marais, d'étangs ; je vois à la lisière du bois un appareil semblable à celui de la montagne, seulement, les poteaux qui soutiennent les entonnoirs sont plus élevés pour suppléer à la hauteur ; il y en a aussi au bord de l'étang et dans le marais ; le ciel est bien couvert, et, comme dans le premier tableau, la tempête semble prête à éclater ; les petits bureaux sont ici, assez éloignés des poteaux auxquels sont adaptés les entonnoirs, et l'appareil fonctionne comme dans le tableau précédent ; à ce moment les nuages se divisent, se cassent et sont attirés partiellement vers le bois, le marais, l'étang ; une petite pluie tombe sur les endroits indiqués, la tempête menaçante a pu être écartée. — Je vois paraître ces mots : « Cette découverte détournera non-seulement les tempêtes, mais encore elle détruira les épidémies. » — Je me trouve ensuite dans une campagne désolée par la sécheresse, la chaleur est insupportable ; tout à coup le ciel se couvre et la pluie tombe avec abondance ; bien entendu, les appareils ne fonctionnent pas pour la détourner, la terre en ayant trop besoin... Je remarque qu'après la pluie le sol fume. Je vois en même temps des quantités innombrables d'atomes, invisibles à l'œil matériel, se dégager dans la campagne et de divers points marécageux ; ces atomes, supportés par la vapeur sortie de la terre, sont entraînés par l'air ; un peu plus loin, je vois une vigne, et au même moment, ce brouillard la couvre entièrement et pénètre dans les ceps, le raisin se tache insensiblement et la maladie de la vigne commence. Ce tableau disparaît.

Une personne présente au groupe demande ce qu'il faut penser de l'apparition de Lourdes ; mon Esprit familier répond en ces termes, écrits en caractères fluidiques : « Les apparitions n'ont rien de « surprenant, elles sont assez fréquentes. La foi et la confiance des « pèlerins sont plus fortes que celles des hommes chargés de les

« conduire; ils veulent retenir le prestige qui leur échappe et cher-
« chent une force nouvelle dans les manifestations publiques; les
« soulagements, les guérisons obtenues, résultent de l'action magné-
« tique produite par une masse d'individus ayant tous une même
« pensée, un même désir, une même prière; ils attirent ainsi de
« bons fluides vers eux et font du Spiritisme inconsciemment. »
Tout s'efface.

De l'intelligence et de l'instinct (1).

Séance du 7 février. — 7, rue de Lille. — Médium Madame de G.....

Mes amis, comment pourrais-je vous décrire ces beautés infinies de la nature, ces mystères de la création que l'homme sensé cherche en vain à s'expliquer, mais qu'il lui est impossible de comprendre pendant son incarnation sur la terre, parce que les facultés qu'il possède, pendant cette période, sont encore trop limitées pour en arriver là ?

Vous voulez en vain approfondir l'instinct, l'intelligence, ces questions trop hautes encore et que vos moyens intellectuels se refusent à bien apprécier. Lors de mon existence terrestre, après avoir bien médité, je n'ai pu résoudre ce problème, où commence l'une, où finit l'autre; mes doutes, à cet égard, n'ont pu être élucidés que dans le monde des Esprits, car c'est là seulement que dépouillés des erreurs, des préjugés et de l'influence grossière de notre enveloppe matérielle, nous nous trouvons aptes à mieux croire, après avoir comparé et jugé sagement.

Sur terre, aveuglé par des idées préconçues et par un sentiment non raisonné, mais toujours existant, de notre supériorité sur tous les êtres, l'homme ne veut jamais admettre l'intelligence chez d'autres espèces que la sienne et c'est un tort. Je pourrais, sans grand effort d'imagination, vous citer des actes si raisonnables faits par certains animaux, que l'homme le plus sensé ne pourrait les désavouer, et, contrairement, certains traits du roi des animaux, que le plus humble parmi les mammifères répudierait assurément s'il pouvait être consulté.

Croyez-vous, par exemple, que ce chien qui se laisse mourir de faim et de douleur sur la tombe de son maître, ne soit pas cent fois plus avancé, je ne dirai pas en *instinct*, mais en intelligence et sentiment affectueux, que ce souverain roi des animaux placé au sommet de la création terrestre, qui, sans raison, absorbe une telle

(1) A propos de la page 30 et 31 du *Livre des Esprits*.

quantité de spiritueux qu'il en perd toute espèce de jugement, de dignité, et se vautre dans le ruisseau, se mettant ainsi au-dessous de toutes les créatures? Je vous défie de me citer un animal capable d'en faire autant.

Hommes, je vous le répète, ne soyez pas aussi fiers de ce que vous appelez votre suprématie; vous n'êtes pas, croyez-le bien, la créature d'élite, car ce monde d'êtres animés qui vous entoure a bien aussi des supériorités que vous ne soupçonnez pas. D'ici à peu de temps, il vous sera encore révélé bien des choses dont vous ne pouvez vous faire idée. Il y a vingt ans, celui qui vous eût dit : « Vous avez commencé par le règne minéral, de là vous avez passé par le règne végétal; puis, d'animaux, vous êtes devenus des hommes », à celui-là vous eussiez dit : « Tu es un fou ou un imposteur ». Attendez, vous avez marché depuis vingt ans, vous avancerez encore; ne vous prononcez donc pas aussi promptement, car vous ne pouvez comprendre d'emblée tous les degrés de l'échelle des êtres gravés par l'Esprit.

Soyez donc les hommes humbles et modestes que Dieu aime, éclaire plus vite et mieux que ce savant dont l'orgueil et la clairvoyance sont toujours mis en défaut; contentez-vous d'admirer la sagesse de Dieu qui éclate en toutes choses, que nous adorons, nous, Esprits désincarnés. Remercions-le des grâces dont il nous comble chaque jour, et surtout ne cherchons pas à trancher trop promptement les questions qu'il ne nous est pas encore donné de bien comprendre.

Votre maître et ami,

ALLAN KARDEC.

Évocation de Bancel.

Médium Madame Marie ***. — Anvers, 2 février 1871.

Demande. — Fénelon, guide bienveillant, que désirez-vous de moi?

Réponse. — Écrivez sous la dictée de l'Esprit Bancel.

L'Esprit. — Madame, comment vous remercier pour votre pensée si bienveillante, qui se porte sur un inconnu avec tant de sollicitude. Ce que je ne puis faire aujourd'hui se fera plus tard, je l'espère, car il m'est donné d'en entrevoir la possibilité.

Pour moi, le Spiritisme se présente d'une manière grandiose et splendide; à peine de retour ici, j'en éprouve les effets; il resserre bien des liens par la pensée, il en forme d'autres par le désir. Soyez mille fois bénie, madame, pour avoir pensé à moi; grâce à vous, me voilà dégagé et mon entendement est lucide.

Je sens en ce moment que le doute s'empare de vous; connaissez mieux le lien étroit qui relie les êtres pour vous rendre un compte plus exact de son influence sur tout ce qui vit, car il n'y a pas de limite pour la pensée. L'étude du Spiritisme développera cette puissance, et, dans un avenir lointain, le monde régénéré communiquera par la télégraphie de la pensée qui, semblable à l'écho répercuté par les ondes sonores, traversera l'espace pour aller trouver l'Esprit ami et sympathique prêt à la recevoir.

Oui, le Spiritisme prépare cette ère nouvelle, cette étape avancée dans le progrès; mais jusque-là, l'humanité, pendant sa laborieuse gestation, traversera des phases bien difficiles. En butte à des luttes successives, les peuples n'enfanteront un changement social, complet, libre, fraternel, qu'après des secousses terribles et des conflits de tous genres, qui vous épureront. *Ce sera le signe de la rédemption*, et son avènement aplanira, au moyen de profondes études, tout ce qui, dans la pratique du Spiritisme, paraît incertain.

Cette science est à l'état de germe, et pour porter ses fruits, il faut que l'arbre grandisse; si toute science nécessite des études sérieuses, à plus forte raison le Spiritisme en demande de complexes pour classer les éléments secrets, perçus actuellement par les yeux de l'Esprit. Ces études sont d'autant plus difficiles, que les effets sur lesquels elles reposent sont invisibles et impalpables, l'Esprit dématérialisé pouvant seul, par rapport à ses sensations plus développées, s'assimiler présentement ce qui, pour l'incarné, ne sera obtenu que dans le temps futur.

Madame, combien d'analyses minutieuses ne vous faudra-t-il pas pour en saisir toutes les nuances; à mesure que vos Esprits se perfectionneront, vos corps auront progressé relativement, et, comme conséquence, ils seront moins accessibles aux influences matérielles qui réagissent constamment sur l'Esprit.

Avec le règne de l'Esprit, vous entrerez dans une nouvelle phase; là, il vous sera permis de voir et comprendre le problème insoluble pour vous. Le Spiritisme, dégagé des entraves matérielles, se présentera semblable à la traînée lumineuse des rayons solaires; il enveloppera la terre de la lumière éternelle de vérité. Vos yeux, étant alors doués d'aperceptions spiritualistes très élevées, contempleront avec respect et amour les beautés éternelles.

Demande. — Esprit de Bancel, reviendrez-vous encore?

Réponse. — Oui, certainement, avec l'aide de Dieu. Dieu est dans tout.

Demande. — Ne pourriez-vous rien me dire de votre vie et de vos derniers moments?

Réponse. — Je ne le puis en ce moment, car il est difficile, sinon impossible, d'agir sur le cerveau humain comme nous le voudrions ; des entraves sans nombre, inconnues de vous, et d'autant plus difficiles à écarter que vous ne sauriez les comprendre, gouvernent notre action, et vous ne pouvez les annihiler sans un travail collectif ; souvent, vous travaillez à l'inverse de nos idées, tant est grande votre ignorance au sujet des propriétés des fluides qu'il faut écarter ou attirer, pour nous permettre la classification intelligente dans vos organes cérébraux, des pensées bonnes à être transmises par le médium.

Demande. — Comment se fait-il que vous puissiez vous communiquer, si peu de temps après votre mort?

Réponse. — Par la volonté de Dieu, et comme récompense de nos efforts simultanés ; puis, Fénelon est là. Sachez seulement, madame, que la splendeur de la création ne peut s'exprimer dans votre langue. Les effets produits sont si surprenants, que les expressions les plus belles deviennent froides et vulgaires pour dépeindre la millionième partie des beautés dont nous sommes entourés.

BANCEL.

Après la mort.

LE VOLUPTUEUX.

Il se crut un grand sage et traita de folie
Le sacrifice et le devoir.
Il disait que jouir est le but de la vie
Et qu'aveugle est celui qui ne sait point le voir.
Placer son espérance au delà de la tombe,
Plaindre le vice triomphant,
Admirer, envier la vertu qui succombe,
C'était pour lui descendre au niveau de l'enfant.
Il ne comprit jamais de l'âme chaste et pure
L'effarouchement vertueux,
Et son idéal fut le pourceau d'Épicure
Qui se vautre et qui vit dans le ruisseau fangeux.
Il connaît aujourd'hui combien était grossière
Et dangereuse son erreur ;
Il n'a point à la mort vu finir sa carrière ;
Lui, le voluptueux, il vit pour la douleur !

Le plaisir a passé comme une ombre légère
Et le besoin seul est resté ;
Besoin matériel que l'âme prisonnière
Dans le corps contracta par l'acte répété.
C'est ainsi que toi-même, ô sagesse mondaine,
Tu prépares ton châtement ;
Tu poursuis le plaisir et tu forges la chaîne
Que tu devras un jour traîner pour ton tourment.
Car l'Esprit sans les sens ne saurait satisfaire
Au penchant qui des sens naquit ;
A ce penchant grossier qui l'attache à la terre,
Longtemps après la mort, esclave, il obéit.
Gourmand, il rôde autour des tables bien servies ;
Buveur, il court les cabarets ;
Invisible témoin des nocturnes orgies,
Il pense au corps absent et s'épuise en regrets.
Tantale infortuné, l'eau fuit sa lèvre ardente,
Le fruit se dérobe à sa faim ;
Il se sent consumé d'une fièvre brûlante,
Il cherche le repos, mais il le cherche en vain !
Le besoin, créancier implacable, le presse,
Le mord comme un taon furieux
Qui s'attache au coursier et de son dard le blesse,
Ardent à s'abreuver de son sang généreux.
Ah ! l'homme n'est point fait pour vivre dans la fange
Du vice et des plaisirs honteux ;
Sorti de l'animal il doit aller à l'ange,
Et de la terre enfant escalader les cieux.
Telle est sa loi : grandir, monter vers la lumière,
Vaincre les ténèbres du corps,
Dompter l'aveugle instinct, dominer la matière,
Et suivre la raison dans ses nobles essors.
C'est ainsi qu'il arrive à la volupté pure,
Aux célestes enivremens,
Aux plaisirs sans retours que le devoir procure,
Le fort qui s'est soustrait à l'empire des sens.
Pourquoi donc t'épuiser en regrets inutiles ?
Si tu veux être heureux un jour,
De la sainte douleur suis les leçons viriles,
Voluptueux, combats, et sois fort à ton tour.

V. TOURNIER.

BIBLIOGRAPHIE

Lumen, récits de l'infini (1).

PNEUMATOLOGIE. — DESCRIPTION DE L'UNIVERS (Suite).

Nous allons analyser la seconde partie de l'ouvrage de Flammation ; nous laissons à l'appréciation des lecteurs le plaisir de formuler une pensée sur *Le voyage d'une comète*, pour nous étendre assez longuement sur *Le voyage dans l'infini*.

Depuis quelques années, Quærens n'avait plus reçu de communications de son ami désincarné, Lumen. Un soir d'été, assis sur son balcon, il entendit plusieurs fois autour de lui, un frémissement semblable à celui que produisent les pas qui agitent les feuilles mortes, et ne vit personne. Il dirigea le grand télescope de l'observatoire sur un paysage lunaire, et passa une heure à l'étude de la Sélénologie. Il prit un dessin des rives escarpées de la mer de la Sérénité. Vers dix heures, il alluma le poêle pour se chauffer, et l'un de ses collègues étant venu le voir, il voulut lui montrer son dessin. « Voyez, lui dit-il, le mont Rœmer, le grand cratère de Possidonius, le lac des Songes, etc.... » Quærens revint au télescope, croyant son ami fort occupé, mais cinq minutes après, celui-ci se récria, prétendant ne trouver sur cette feuille qu'un grimoire d'alchimie ; en effet, il n'y avait qu'un grimoire à l'encre, indéchiffrable. Croyant s'être trompé de feuille, Quærens chercha en vain et constata que cette inscription cabalistique était sur son papier, à son chiffre, il dit à son ami avoir égaré son dessin, et celui-ci partit.

Revenant au papier, il le retourna et vit avec étonnement son dessin derrière le grimoire ; il se perdit en conjectures et s'endormit. Le lendemain, sur la même feuille, il y avait bien le dessin séléno-graphique, mais l'hiéroglyphe avait disparu ; se remettant en mémoire les propriétés des encres sympathiques, il fit chauffer son papier et les caractères mystérieux apparaissant aussitôt, il leur appliqua les règles de la cryptographie.

Après de longues et minutieuses recherches, il déchiffra les mots suivants : « Tu as longuement réfléchi à l'espace et au temps. — « L'infini et l'éternité : deux mystères difficiles à approfondir. — « Si tu as la volonté d'accroître ton savoir dans cette direction, pré- « pare-toi à écouter un Esprit qui sait beaucoup. — A minuit, « dans une lunaison, tu l'entendras comme tu m'as autrefois entendu ; « ce ne sera plus moi, car je ne dois plus t'entretenir. Lumen. » L'auteur a voulu, par cet exemple, donner un fac-simile d'écriture directe, phénomène qu'il a pu constater dans ses études spirites.

(1) Prix : 3 fr. 50.

Un mois après, étant seul sur la terrasse de l'observatoire, il se sentit envelopper par une étrange sensation, et entendit une voix lente, profonde, sympathique; un souffle passait sur le front de Quærens qui, tournant la tête vers sa gauche, « sentit que là était l'Esprit annoncé par Lumen. » L'ami inconnu développa devant lui les perspectives astronomiques suivantes.

Il avait choisi un moyen de locomotion fixe, il volait dans l'espace à raison de 100 lieues par heure; il arrivait d'une étoile si lointaine, qu'il était en marche depuis 38 billions 690 millions 394,600 siècles. Depuis son départ, il avait fait 12 quintillions 157 quatrillions 600 trillions de lieues: « Ces chiffres sont faciles à vérifier, dit « l'Esprit, car, pour le dire de suite, je viens d'un univers analogue « à celui dans lequel vous êtes, d'une nébuleuse de même dimension « que la voie lactée, et qui ne vous paraissant que sous un angle de « dix minutes, comme ces lointains amas d'étoiles, est éloignée de « 334 fois le diamètre de la voie lactée, lequel est de 36,400 tril- « lions de lieues environ (700 fois la distance de la terre à Sirius), je « suis venu en ligne droite. » Il venait, dit-il, d'une nébuleuse que le télescope voit à travers la constellation d'Orion, et se rendait à l'opposé de cette station extrême de notre voie lactée, dans une nébuleuse entrevue par delà la constellation d'Ophiucus; il s'arrêtait un instant sur la terre, point central à peu près de notre système solaire. Pour terminer son voyage, il devait encore, à raison de 100 lieues par heure, voler pendant 38,690,394,600 siècles.

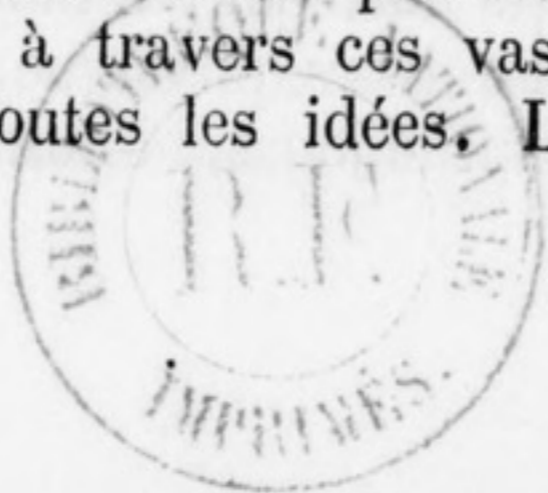
Il explique à Quærens, que s'il voyageait avec n'importe quelle vitesse vers un point quelconque de l'espace, après la plus longue série de siècles imaginables, il n'aurait pas fait un pas; exemple: si la terre tombait comme un boulet pendant des milliards de siècles, à raison d'un million de lieues par jour, elle ne se serait pas approchée du fond de l'abîme, elle serait pour ainsi dire restée immobile dans l'espace infini, éternel, incréé, nécessaire, dans lequel il ne pourrait y avoir que le vide; mais il y a quelque chose dans cette étendue, ce sont des globes lumineux ou obscurs dont la raison d'existence est constatée, dont nous analysons le mode sans pouvoir en connaître la raison.

Pour soutenir ces globes dans le vide, une force n'est pas nécessaire, car, dans l'étendue illimitée, la matière inerte dépourvue de toute propriété peut rester immobile, puisque *tomber* ne signifie rien, il n'y a *ni haut, ni bas*. La rotation de la terre et celle des astres nous prouvent qu'ils sont tous isolés et suspendus d'eux-mêmes, sans soutien, dans l'immensité. Sans forces dans la nature, nous serions immobiles, mais l'attraction existe, cette force la plus importante agit sur les corps célestes, en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances; s'ils eussent été abandonnés

à eux-mêmes, en vertu de cette loi, les corps les plus petits eussent été attirés par les plus gros, et, mis en mouvement, ils se seraient précipités les uns sur les autres pour ne faire qu'une masse compacte. Mais les corps ne se meuvent qu'en ligne courbe fermée (excepté les comètes, en certain nombre), donnant ainsi naissance à la force centrifuge, force qui tend à éloigner les astres des centres autour desquels ils gravitent. Si cette dernière force était prépondérante, elle éloignerait indéfiniment les planètes du soleil, et ce dernier du point qui l'attire vers une circonférence extérieure jamais atteinte, toujours reculée. Mais, l'attraction et la force centrifuge sont égales, cette double sollicitation produit un équilibre parfait, qui fait l'harmonie universelle, une *idée* soutient les corps célestes :
« Ils sont plus solides, mieux affermis, sur cette force invisible,
« qu'ils ne le seraient sur les plus puissants soutiens de fer ou d'airain, par lesquels les anciens avaient cru nécessaire d'expliquer la
« stabilité des mondes. »

Voilà, dit l'Esprit, pourquoi dans les mondes, soleils ou atomes sont toujours en mouvement; le soleil et son système sont emportés dans l'espace vers les étoiles de la constellation d'*Hercule*, à raison de 60 millions de lieues par an: s'ils allaient continuellement vers cette station, avec la même vitesse, pendant un million d'années, ils n'auraient atteint aucune de ces étoiles qui sont éloignées à 60 trillions de lieues. Mais, chaque soleil vole ainsi dans l'espace, et ce mouvement rapide les tient tous en équilibre sur « l'inextricable réseau de l'attraction universelle ». L'étoile *Arcturus* vole à raison de 1,800,000 lieues par jour; l'étoile n° 1830, à raison de 2,822,000 lieues par jour, pourtant elles paraissent fixes comme la terre, tandis que cette apparence d'immobilité est régie par des mouvements formidables, mais à une telle distance qu'ils deviennent imperceptibles. Ainsi, le cercle de l'orbite terrestre ou l'amplitude du mouvement de la terre, qui mesure 74 millions de lieues de diamètre, vu de l'étoile la plus prochaine, serait caché par la largeur d'un fil d'un millimètre carré, placé à 125 mètres de l'œil d'un observateur.

Viennent ensuite de curieuses observations de l'Esprit voyageur, sur la diversité des systèmes planétaires, sur le poids de leurs habitants, sur les effets de lumière si variés, et d'éclats si différents projetés par les étoiles; ainsi, *Alpha du Centaure* émet trois fois plus de lumière que notre soleil, et *Sirius* a une lumière intrinsèque qui le surpasse 192 fois; son poids est 2,688 fois plus considérable; il explique que la quantité de lumière n'est pas toujours une indication du volume, qu'un voyage à travers ces vastes régions change toutes les perspectives et toutes les idées. L'Esprit observateur



donne ici une énumération de nombres qui ont une simple et grandiose éloquence au point de vue des grandeurs ; exemple : la comète de 1680 s'éloigne à une distance égale à 28 fois celle de Neptune, qui gravite elle-même sur un orbite dont le rayon surpasse 30 fois celui de l'orbite terrestre. La distance de l'étoile Alpha du Centaure, la plus rapprochée de nous, est 270 fois plus grande que le rayon aphélique de cette comète. L'Esprit, pour venir de cette étoile à la terre, avait mis 9,800,000 ans ; ce vaste espace est soumis à l'influence de notre soleil, et chaque étoile agit sur des déserts analogues à celui-ci ; dans son trajet, il a rencontré l'aphélie de la comète de 1680, distante du soleil de 32 milliards de lieues, et, à raison de 100 lieues par heure, pour arriver de ce point à l'Observatoire de Paris, il avait employé 36,300 ans ; dans ce dernier trajet, il avait rencontré Neptune à 13 siècles de distance de la terre. Quærens avait religieusement écouté, lentement approfondi ces étonnantes réalités ; cette synthèse de l'infini, à partir des profondeurs stellaires jusqu'à la région céleste où il vivait, l'avait vivement ému.

Dans l'espace, le temps ne compte pas, l'histoire d'une terre est chose insignifiante ; 1,308 années terrestres égalent 8 années neptuniennes, et pour les habitants de cette planète, une année n'est pas plus longue que la nôtre. Pour un Esprit désincarné, ces deux longueurs ne sont *rien*, elles sont égales dans leur *néant*. « Le temps
« est formé par les mouvements périodiques des corps matériels,
« et les corps matériels, qui changent avec lui, lui sont seuls soumis.
« Les forces, entités réelles indépendantes de la matière, puissances
« dynamiques impondérables qui soutiennent les poids, sont pres-
« que indépendantes du temps, car elles se transmettent avec une
« rapidité qui s'approche de l'instantanéité. L'âme de l'homme,
« quoiqu'elle soit enveloppée de la substance fluidique qui forme
« ici-bas un intermédiaire nécessaire entre le corps et elle, et qui,
« survivant à la mort du corps terrestre, reste attachée à la monade
« spirituelle, l'âme, dis-je, peut se transporter d'un point à l'autre
« de l'espace, avec une rapidité plus grande que celle de la lumière
« et de l'électricité, et pour ainsi dire instantanée. » A la remarque de Quærens, sur la longueur de son voyage, Lumen répond qu'il eût pu franchir la même distance en quelques jours. Mais, dit-il : « Jours ou
« siècles ne sont rien pour un Esprit. Et je n'ai pas été plus *long-*
« *temps* à faire mon voyage, que si j'étais venu instantanément. »

L'âme s'incarne et se désincarne, elle est préexistante à la vie, elle ne vieillit pas dans l'éternité, car elle est le contraire de l'agrégation des atomes qui forment les mondes matériels, les êtres animés, et constituent l'univers physique, pour lequel le temps existe ; en effet, les soleils n'ont ni jours, ni nuits, leurs mouvements de trans-

lation et de modification de température seuls leur distribuent une lente mesure du temps. Dans l'espace, entre les corps célestes, le temps n'existe pas, l'Esprit ne peut l'y mesurer qu'en employant les mouvements planétaires, ces pendules des cieux ; ainsi, pour l'ami de Lumen, les 138 billions de siècles employés pour l'accomplissement de son voyage sidéral ne l'ont pas rendu plus âgé, puisque l'univers matériel est la demeure changeante des Esprits qui n'y vieillissent pas : « Il y a deux mondes bien distincts dans la création : le monde spirituel, pour lequel n'existent pas les conditions matérielles, telles que le temps, l'espace, le volume, le poids, la densité, la couleur, et dans lequel existent les principes de justice, de vérités, de bien, de beau, qui sont coéternels à Dieu ; le monde physique, pour lequel n'existent ni bien ni mal, ni juste ni injuste, ni beau ni laid, mais qui repose sur les principes de la réalité matérielle, temps, espace, dimensions, poids, etc. »

Pendant l'incarnation, les Esprits étrangers au monde physique perçoivent l'univers extérieur, à l'aide de principes intermédiaires, tels que forces d'attraction, de lumière, de chaleur, d'électricité, par elles ils peuvent s'occuper de sciences exactes ; de même, les corps ne sauraient agir sans force, car leurs atomes constitutifs ne sont pas soudés, mais isolés ; car, dans leurs interstices, il y a des espaces relativement immenses, dont le volume est dilaté ou resserré par la force calorifique qui produit les solides apparents, les liquides, les gaz, trois états divers des mêmes substances. Sans la vie qui l'anime, l'œil ne percevrait pas un rayon lumineux ; l'âme interprète la commotion, donne un sens aux vibrations lumineuses transmises par le nerf optique. Si elle est absente, le corps est incapable par lui-même de rien ressentir : « Entre l'objet et l'âme, il y a l'agent intermédiaire, la force qui, ici, est la lumière sans laquelle notre âme ne saurait être mise en rapport avec l'objet. » « Vous vivez, dit l'Esprit voyageur, au milieu d'un monde invisible, dans lequel les Esprits, munis d'autres sens que les vôtres, perçoivent un nombre indéfini de réalités dont vous ne pouvez avoir connaissance. »

Après avoir défini les trois éléments vus dans l'univers : matière, dynamique, animique, l'Esprit donne à Quærens de justes définitions qui prouvent incontestablement l'existence de Dieu, présent partout, actif, pour lequel il n'y a ni temps, ni espace ; pour lequel l'avenir et le passé sont présents, mais dont on ne peut comprendre la nature intrinsèque et le mode d'action.

Cette idée d'éternité effraye Quærens, auquel l'Esprit répond que son idée d'une barrière toujours plus reculée dans l'espace, est aussi une notion de l'éternité ; car, en portant toujours plus loin cette limite, il y aura toujours du temps sans fin possible, puisqu'en réa-

lité ces comparaisons prouvent que l'infini et l'éternité sont sans mesure. Dans l'univers matériel, par le mouvement, ils produisent du temps, de la mesure, mais il n'y a rien d'absolu; car, si la terre tournait 100 fois plus vite, les années et les jours seraient 100 fois moins longs, tout en étant les mêmes pour l'homme; pour lui, tout serait dans les mêmes rapports si la terre et ses habitants étaient 1,000 fois plus petits. Les idées les plus absolues étant relatives, purement, à notre planète périssable : « Dans l'éternité immobile, les
« Esprits restent, les choses matérielles passent. »

L'aurore naissait, l'Esprit se préparant à reprendre sa route vers la constellation d'Ophiucus, termine ainsi :

« A mon retour en ce lieu, la terre n'existera plus, ce sera dans 77 billions 380 millions 799 mille 300 siècles; votre belle planète sera morte, car elle recèle les éléments de son origine, les germes de sa décadence et de sa fin. A la même époque, le soleil et son cortège de satellites seront des cités mortes, roulant dans les déserts silencieux de l'espace, et les constellations de la voie lactée étant disloquées, votre ciel ne sera plus reconnaissable; la terre desséchée, désagrégée, se réduira en aérolithes minuscules distribués le long de son orbite, que des comètes hyperboliques engloberont sur leur passage. Quand je serai au retour de ma mission céleste,
« les corps seront retournés à la poussière. »

Telle est la donnée générale de cette seconde et très intéressante partie de l'ouvrage de Camille Flammarion. Nous pourrions bien signaler quelques contradictions et quelques passages à élaguer dans une prochaine édition, mais nous avons pensé que ce travail d'élimination se ferait de lui-même, par chaque lecteur. Sous une forme attrayante, ce volume spirite expose tous les principes de notre doctrine. *Lumen*, ou *les Récits de l'infini*, attirera l'attention sur les principes exposés par Allan Kardec, sa lecture apprendra que l'âme est indestructible et ne peut mourir; que dans 100 millions d'années, elle ne sera pas plus âgée qu'aujourd'hui. On pourra s'écrier, comme Quærens devant les affirmations de l'Esprit : « Sans jamais pouvoir mourir ! » Et le voyageur répondra : « Oui, immor-
« tel, indestructible, pour toute l'éternité. N'appréciez-vous pas à
« sa valeur ce divin privilège? Songez donc que les millions de mil-
« liards de siècles ne sont *rien* dans l'éternité, et qu'après leur
« écoulement on les recommence, comme si on ne les avait pas
« franchis....., et que votre existence est désormais *sans fin pos-
« sible.* »

Pour le Comité d'administration. — Le Secrétaire-gérant : P.-G. LEYMARIE.